

Nouvelles en vrac

Michel Biron

Volume 19, numéro 2 (56), hiver 1994

Anne-Marie Alonzo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201105ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201105ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (1994). Nouvelles en vrac. *Voix et Images*, 19(2), 424–427.
<https://doi.org/10.7202/201105ar>

Nouvelles en vrac

Michel Biron, Université d'Ottawa

La nouvelle a ceci de commun avec le conte ou la poésie qu'elle se prête à toutes sortes de formules éditoriales, qui vont du recueil traditionnel à l'anthologie thématique ou à quelque forme plus originale de croisement. En 1989, par exemple, Marie-José Thériault et les Éditions Sans Nom, de Montréal, ont publié un luxueux volume intitulé *Rencontres/Encuentros*, qui rassemblait des nouvelles et des dessins d'écrivains et d'artistes argentins et québécois. En 1992, Micheline LaFrance et la collection « Typo » de l'Hexagone ont regroupé une trentaine de *Nouvelles de Montréal*. Aujourd'hui, André Carpentier et Matt Cohen coéditent *Voix parallèles/Parallel Voices*, recueil bilingue de nouvelles québécoises et canadiennes. Ces trois recueils de nouvelles ont quelque chose en commun qui, sans être spécifique au genre, y est plus nettement affirmé qu'ailleurs: la formule éditoriale y précède et y détermine avec force le contenu de l'œuvre. Chaque fois, celle-ci répond à des impératifs éditoriaux explicites qui justifient *a priori* l'entreprise et assurent aux textes, par définition hétérogènes, une cohérence préalable à la lecture.

Dans leur texte de présentation, André Carpentier et Matt Cohen rappellent brièvement comment, dans un bar de fortune du Salon du livre de Montréal en 1990, est né *Voix parallèles*:

Les futurs responsables de ce projet et Gaëtan Lévesque, directeur des éditions XYZ, discutaient autour des difficultés à rentabiliser le marché des œuvres canadiennes-anglaises traduites au Québec, et vice versa. Il n'en fallait pas plus pour qu'un consensus s'établisse sur la nécessité de produire un livre qui réunirait des auteurs francophones et anglophones, qui plus est, des auteurs qui se traduiraient les uns les autres¹.

Noble intention s'il en est, le rapprochement des deux cultures canadiennes par le biais de leur prose respective sera d'une symétrie parfaite: neuf auteurs franco-québécois et neuf auteurs anglo-canadiens y participent, chaque auteur étant de surcroît le traducteur désigné d'un double de l'autre culture. En plus de lire dix-huit nouvelles inédites, le lecteur de cette « anthologie » pourra ainsi apprécier le talent de traducteur des dix-huit auteurs. Du deux pour un, en somme.

Qu'il s'agisse du rapprochement de deux cultures ou du 350^e anniversaire de Montréal, le prétexte éditorial — si respectable soit-il — ne saurait à lui seul garantir la pertinence du projet littéraire.

Dans les trois exemples cités ci-dessus, le lecteur a chaque fois affaire à ce qu'on pourrait appeler un «livre d'éditeur», non pas que le contenu de l'œuvre soit négligeable, mais il est chaque fois subordonné à une intention extérieure, indépendante de l'exercice même de l'écriture. Que cela puisse donner, ainsi qu'on le lit en quatrième de couverture de *Voix parallèles*, «un recueil fascinant où tous les styles se côtoient» n'est qu'un vœu d'éditeur: en réalité, il s'agit d'une littérature en vrac où le pire côtoie le meilleur mais où personne n'assume pleinement la responsabilité esthétique globale de l'œuvre.

Commençons par la «prime» du recueil, c'est-à-dire par les dix-huit traductions proposées par des auteurs qui, dans bien des cas, n'ont guère d'expérience en ce domaine. La première nouvelle du recueil, celle de George Bowering — la plus réussie à mes yeux — s'intitule «Rhode Island Red», du nom d'une race de poules. Elle s'ouvre sur une série de précautions narratives, dont celle-ci: «So I will have to do a little description, I guess at least to get this going²», qu'Yves Lacroix traduit ainsi: «Il me faudra donc y aller d'une petite description, je suppose, au moins pour démarrer [*sic*] cette histoire». L'emploi transitif d'un verbe intransitif et d'autres fautes du même acabit («the alternative Trans-Canada» devient «une alternative de la transcanadienne³») ne sont pas propres uniquement à ce texte. Pour autant que je puisse en juger, le chapeau de traducteur ne convient pas à tous, comme le montre, *a contrario*, l'exemple d'une traduction réussie, faite par une traductrice expérimentée, Hélène Rioux, à partir d'un texte de Diane Schoemperlen.

Si les traductions sont inégales, il reste qu'elles permettent de dépasser la simple juxtaposition des deux littératures. Dans plusieurs cas, le passage d'une langue à l'autre entraîne des déplacements plus complexes touchant aux formes de représentation privilégiées par l'une et l'autre cultures. De manière générale, les nouvelles anglophones s'appuient plus volontiers sur une intrigue et se rapprochent des «short stories» tandis que les nouvelles francophones présentent surtout des tableaux de personnages, presque des portraits, des esquisses concentrées à l'intérieur de lieux précis et attachées à saisir le vif d'une situation passagère. Dans le premier cas domine le suspense, mais un suspense léger, ironique, conscient de ses effets comme dans la nouvelle humoristique déjà évoquée de George Bowering au cours de laquelle le narrateur présente alternativement l'avancée d'une poule vers le milieu de la chaussée d'une autoroute et la progression vers le même point d'un camion et d'une Pontiac.

L'agencement narratif est également soigné de manière ironique dans la nouvelle de Thomas King, «States to Avoid», qui raconte la

séparation non concertée d'un couple à la faveur d'un déménagement au Utah : toute la nouvelle est structurée autour du mari qui découvre, sans y croire d'abord, le coup monté par sa femme, qui l'a convaincu de partir avant elle avec le camion et de l'attendre à un motel... Dans sa traduction, Louis Jolicœur intitule significativement cette nouvelle « États d'âme », donnant une portée d'abord psychologique à une histoire qui l'est assez peu. À ces deux exemples d'histoires bien ficelées s'ajouteraient quelques autres, dont la nouvelle de Greg Hollingshead, « The Age of Reason », décrivant les conversations démesurément graves de deux couples, ainsi que, dans un registre beaucoup moins urbain, « Bearfeet » de Margaret Atwood, sorte de conte d'apprentissage que Monique Proulx a justement intitulé « Peau d'ours ».

Ce n'est pas un hasard si ce sont surtout les nouvelles anglophones qui ont retenu mon attention : dans l'ensemble, elles m'ont paru plus originales, plus efficaces et plus accomplies que leur contrepartie. Bien sûr, cette comparaison sommaire appelle quelques nuances : les textes d'Hélène Rioux (« La première soirée ») et de Louise Dupré (« Ailleurs, New York »), évoquant l'un et l'autre une rencontre amoureuse, constituent de notables exceptions. Mais plusieurs textes francophones, signés par des auteurs qui nous ont habitués à mieux, sont écrits dans une prose lourdement poétique, prétentieuse et dépourvue de tout humour. Malgré les irréprochables intentions des éditeurs, cela donne au tout l'allure d'un numéro de revue plutôt que d'une anthologie, avec des résultats intéressants, mais fort disparates.

*
**

Jean Pierre Girard, l'un des auteurs de *Voix parallèles*, publie par ailleurs un troisième recueil de nouvelles, sous le titre *Léchées, timbrées*⁴. Le style est vif, incisif, nerveux, souvent déroutant, passant abruptement d'un registre à l'autre, de l'humour (de toutes les couleurs) à une suite d'énoncés monochromes et lapidaires, d'envolées lyriques à l'expression directe et saccadée d'une pensée saisie au fil d'une conversation réelle ou imaginaire. Le titre lui-même donne le ton : les deux participes passés juxtaposés appartiennent au champ lexical de la lettre et suggèrent un premier axe de lecture qui convient en effet à plusieurs textes rédigés comme des lettres. C'est le cas par exemple de la courte nouvelle intitulée « Désordre et foi » qui a tout de la véritable lettre : inscription du destinataire (« À Amélie » et recours à la deuxième personne), brièveté du texte et style familier (joual).

Mais le titre dit bien autre chose: les «timbrées» (sinon les «léchées»), ce sont avant tout les héroïnes (nettement plus nombreuses que les héros) du recueil, qui se livrent à d'étranges pratiques, dont celle qui consiste pour l'une d'elles à se lester de plomb afin de rejoindre au fond du Saguenay les cadavres de son mari et de la maîtresse de ce dernier, respectivement et préalablement lestés de plomb eux aussi. À ce triangle amoureux réuni pour l'éternité au pays des bélugas succède un tableau plus morbide encore dans lequel l'héroïne décrit froidement l'intérieur impeccablement ordonné de sa maison, de l'étage au sous-sol où se trouve un congélateur au fond duquel (on va ici aussi au fond des choses) elle observe, proprement rangées dans des contenants de plastique, chacune des parties d'un corps dépecé, son corps à «lui⁵».

La prose caustique de Girard a ceci de particulier qu'elle bouge sans cesse, tantôt juste, tantôt fausse, parfois elliptique, parfois appuyée, jamais franchement élégante ni tout à fait sûre d'elle mais de temps à autre prise d'un engouement étrange pour l'absolu, pour la phrase solennelle ou l'acte pur, fascinée par la poésie artificielle d'images comme celle des trois corps lestés dans le fjord. Il y a une sorte d'extase du texte, un hommage à toutes les «timbrées», à ceux et surtout à celles qui «n'auraient pas consenti à cesser de mordre⁶». «Il n'y a qu'à se taire⁷», écrit-il ailleurs, avant de conclure: «alors, quelque part, oui, quelque part... rire⁸». Mordre, se taire ou rire: on aurait aimé que le troisième verbe soit plus qu'une ultime échappatoire.

-
1. André Carpentier et Matt Cohen (directeurs), *Voix parallèles/Parallel Voices*, Montréal/Kingston, XYZ éditeur/Quarry Press, 1993, 249 p.
 2. *Ibid.*, p. 11.
 3. *Ibid.*, p. 22.
 4. Jean Pierre Girard, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 112 p.
 5. La nouvelle s'intitule «L'ordre des choses» (*Ibid.*, p. 39-42).
 6. *Ibid.*, p. 77.
 7. *Ibid.*, p. 103.
 8. *Ibid.*, p. 107.